

LA NOUVELLE  
REVUE FRANÇAISE

LÉON-PAUL FARGUE .....	Un poète d'avenir.....	257
PAUL FORT .....	Chansons des Eaux Douces (II).	264
GEORGES DUMÉZIL .....	<i>O fortunatos nimium</i> .....	269
JEAN FOUGÈRE .....	Corps de garde .....	286
MAURICE TOESCA.....	Naissance d'une princesse .....	316
ACHIM VON ARNIM .....	Mrs Lee .....	320

— CHRONIQUES —

Montesquieu, par RAMON FERNANDEZ.....	353
L'histoire littéraire anecdotique, par AURIANT.....	362
Les visiteurs du soir, par JEAN FOUGÈRE.....	371
Notes sur la Suisse, par DRIEU LA ROCHELLE.....	376
* **	
<i>Les Visages du Stalag</i> , par JACQUES-PAUL BURIN.....	384

*nrf*



## TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois .....	80 fr.
Étranger.....	96 fr.
France et Colonies : 1 an .....	150 fr.
Étranger .....	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :  
Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7<sup>e</sup>  
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

*Le Directeur reçoit sur rendez-vous.*

*La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.*

*Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.*

**LIBRAIRIE**

15, Boulevard Raspail  
PARIS (VII<sup>e</sup>)



**GALLIMARD**

Tél. : LITTRÉ 24-84  
Métro : Rue du BAC

**ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX**  
**DE LIVRES ANCIENS**  
**ROMANTIQUES et MODERNES**

(Éditions originales, livres rares,  
belles reliures, livres illustrés.)

**ABONNEMENTS DE LECTURE**  
**TOUTES LES NOUVEAUTÉS**

# CAHIER de MARS

des Éditions de la

*nrf*

OUVRAGES PARUS DU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1942 au 31 JANVIER 1943

## ROMANS - RÉCITS

Charles Exbrayat : Jules Matrat.	34 »
Ernst Jünger : Le Cœur Aventu- reux.....	30 »
La Varende : Heureux les Hum- bles .....	38 »
Montesquieu : Histoire Véri- table .....	20 »
Henri Thomas : Le Précepteur..	24 »
Alexandre Vialatte : Le Fidèle Berger .....	28 »

## POÉSIE

Robert Ganzo : Poèmes.....	22 »
Jean Tardieu : Le Témoin Invi- sible .....	25 »

## LITTÉRATURE

Claude Bernard : Le Cahier Rouge .....	30 »
R. L. Bruckberger : Ligne de Faîte.....	25 »
Paul Claudel : Seigneur, apprenez- nous à prier.....	38 »
Marie Dorval : Lettres à Alfred de Vigny .....	60 »
Marcel Jouhandeau : Triptyque.	40 »

## HISTOIRE

Alexis de Tocqueville : Souve- nirs. (Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps présent »).....	75 »
--	------

## THÉÂTRE

Henry de Montherlant : La Reine Morte .....	36 »
--	------

## BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Goethe : Théâtre Complet :	
Relié pleine peau .....	200 »
Relié simili cuir .....	190 »

## TIRAGES RESTREINTS

Correspondance de Madame de La Fayette. Les 2 volumes....	175 »
--	-------

## PHILOSOPHIE

Brice Parain : Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage. ....	65 »
---	------

## COLLECTION CATHOLIQUE

H.-Ch. Chéry : Poèmes de Noël.	7 50
--------------------------------	------

## OUVRAGES PARUS EN FÉVRIER 1943

- JEAN DE BEUCKEN : LA VIE BASSE**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 32 fr.
- ROLAND CAILLEUX : SAINT-GENÈS, OU LA VIE BRÈVE**, roman.  
Un volume in-8° soleil ..... 45 fr.
- ROBERT DELAVIGNETTE : LA PAIX NAZARÉENNE**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 30 fr.
- GEORGES DUMÉZIL : SERVIUS ET LA FORTUNE** (Collection « Les Mythes Romains »).  
Un volume in-16 double couronne..... 42 fr.
- ROBERT DESNOS : LE VIN EST TIRÉ**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 30 fr.
- ANDRÉ DHOTEL : LE VILLAGE PATHÉTIQUE**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 38 fr.
- FIESCHI : BULLES D'AIR**, poèmes.  
Un volume in-16 double couronne..... 30 fr.
- MARCEL JOUHANDEAU : NOUVELLES CHRONIQUES MARI-TALES**.  
Un volume in-16 double couronne..... 35 fr.  
20 exemplaires numérotés sur alfa..... 75 fr.
- PIERRE LAFUE : L'ARBRE QUI AVAIT PRIS FEU**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 32 fr.
- SIMENON : LE FILS CARDINAUD**, roman.  
Un volume in-16 double couronne..... 28 fr.
- GEORGES RANSON : LA VIE DES HUITRES** (Collection « Histoires Naturelles »).  
Un volume format double Jésus, comportant 19 planches hors texte..... 45 fr.
- KARL ROTHE : LES SOLDATS DE PLOMB**, roman.  
Traduit de l'allemand par Edith Vincent.  
Un volume in-16 double couronne..... 30 fr.
- PAUL VALÉRY**, de l'Académie Française : **TEL QUEL II**.  
Un volume in-16 double couronne..... 60 fr.

### LIVRES RELIÉS :

- JEAN GIONO : LE POIDS DU CIEL**, relié d'après la maquette de Paul Bonet..... 350 fr.
- MONTESQUIEU : HISTOIRE VÉRITABLE**, relié d'après la maquette de Paul Bonet..... 95 fr.

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

---

---

## UN POÈTE D'AVENIR

Je ne suis pas de ceux qui se laissent troubler par quelques romantiques étrangers selon lesquels nous n'aurions pas, chez nous, le sens du mystère et ne vaudrions que par ce qui appartient à la clarté, à cette fameuse clarté française, pas plus que je ne me laisse croire, avec M. de Malézieu, que nous n'avons pas non plus chez nous la tête épique. Voire. Les quatre millions de vers du moyen âge prouveraient rudement le contraire. Dans le domaine épique pur, nous ne pouvons peut-être rien montrer de comparable à l'*Énéide* ou à l'*Odyssee*, c'est entendu. Mais dans le peloton des têtes mystérieuses, pour ne citer qu'un seul exemple — et de quel tonnage! — nous pouvons sans crainte aligner le père Hugo. Il n'y a peut-être pas d'œil plus grand ouvert, malgré son compère-loriot d'égoцентриque et peut-être grâce à lui, sur le monde secret et les horizons du fantastique.

Autrefois, notre imagination était plus fraîche et plus enfantine. Elle jetait les êtres dans le merveilleux presque à leur naissance. Le prince et l'artisan, le monarque et le vagabond avaient dans l'épopée la même foi simple et dramatique, et l'on sait que si nous n'avons pas donné aux peuples d'immenses poèmes épiques, c'est que la langue ne s'y prêtait pas encore, quoi qu'on puisse dire. Les sujets circulaient entre les imaginations, aucune cire ne les recevait. Les Français rempaient dans les contes, chers

à Platon, mais ils n'avaient pas d'instruments à leur disposition pour les graver sur la pierre éternelle.

Il manque peut-être au Romantisme les brumes, les obscurités gratinées et les complaisances sinueuses du moyen âge. Et encore celles-ci se greffaient-elles sur un merveilleux somme toute assez pauvre et généralement subjectif. La peur, les démons hérissés d'alfanges, les anges ignivomes, les apparitions et les distances morales y jouaient évidemment un grand rôle. Mais le répertoire en était restreint. L'épique et le merveilleux tenaient, tout compte fait, en un certain nombre de cris et de légendes que les cerveaux, bon conducteurs d'appréhensions, maintenaient dans une atmosphère lourde et lugubre. Mais chez le père Hugo, quels chants, quels solos, quelles symphonies, quelles trompettes, quels tambours, quels écroulements de murailles!

A l'égard de la postérité, dont l'attitude et les conceptions en matière de grands hommes ne varient pas, ne varieront jamais, dont le choix semble à peu près fait d'avance, les torts de Victor Hugo sont nombreux. Il aurait pu naître anarchiste, révolutionnaire, et mourir en saint des saints. Il a préféré vivre au rebours des confrères immortels au point de mettre son immortalité en danger. Quant à l'homme de lettres, au poète, au dramaturge, ce qu'on lui reproche, je crois, c'est d'avoir été original dans le banal.

Hugo n'a pas été un génie ordinaire, un génie normal, un génie conforme et rassurant, comme peuvent l'être Pascal ou Tolstoï, et il faudra des années encore, et des révolutions dans la métaphore, dans le martyrologe, dans le snobisme, dans la mythologie politique, avant que la postérité consente à lui pardonner et à le classer dans son Olympe. D'ici là, on sera toujours obligé de prendre des gens par l'oreille, de mettre la main au collet des petdeloups, et de leur dire, de la voix douce du sergent de ville qui indique la bonne rue : « Mais si, Hugo, c'est très bien; Hugo, c'est excellent. Vous ne l'avez jamais lu. »

Le malheur est qu'ils penseront longtemps comme

Gœthe, pour qui le plus grave affront que l'on puisse faire à la postérité est de mourir en vieux radical à cheveux blancs. Des parties d'université, des portions d'académies croiront toujours que le dangereux pair de France est fort capable de s'agiter dans sa tombe et d'en sortir tout armé de rhétorique, comme un Neptune hargneux. ❀

Or, ce Rabelais mêlé de Ronsard, cet ogre qui adorait les enfants, ce Rubens qui faisait tout lui-même, ce Dickens épileptique et enragé, ce Dickens d'orage, ce chêne trop célèbre, trop touffu, qui ne laissait pas de place autour de lui, et dont l'ombre fastueuse gêne encore aujourd'hui quelques pissenlits, cet entrepreneur plus gaillard que Dieu devrait être moralement, humainement, littérairement, reconnu d'utilité publique...

Mais l'ascension de cette montagne est difficile, et l'on préfère rester dans les vallées bureaucratiques, plutôt que de s'entendre dire sur les sommets : *La baisse de l'honneur dans la hausse des rentes*, ou quelque autre vers du géant trop peu connu. Car on ne connaît pas Victor Hugo. C'est le gros bouquin dont on parcourt quelques pages, sans aller plus loin, sans avoir le courage d'une ligne de plus. Le cerveau des hommes n'est qu'un fromage de tête bourré de titres, de clichés, de tables et de principes. Le cerveau humain hait naturellement les créateurs. Il essaye de les évincer, comme les chairs pénétrées d'un corps étranger repoussent à petits coups l'intrus vers la surface. Or le meilleur, le plus retentissant de Victor Hugo, comme le plus suave, est à l'intérieur de cette espèce de muraille de Chine qu'il a construite et dans laquelle il faut parfois se faufiler.

J'ai cité un jour ces deux vers à un lettré :

... *J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire  
Afin de vous offrir une aile de cheval.*

Il douta s'il n'étaient pas de Mallarmé. Rien, aucun exemple, aucun lapsus ne saurait mieux montrer que

Victor Hugo est à l'origine d'une grande partie de la littérature contemporaine. C'est lui qui avait les clefs.

L'auteur du *Satyre* a comme autorisé le Parnasse, le Symbolisme, la poésie industrielle, la publicité, la Tour Eiffel, Dada, le Surréalisme et les dérivés d'Apollinaire. Il a créé des routes, il a colonisé les forêts vierges du Verbe, rendu habitables l'Arabie pétrée de la rime, les déserts du rythme et de l'inspiration. Il a tracé des sentiers dans la nuit, exécuté d'une patte de peintre-navigateur un ciel d'images et de boussoles particulières, que tout le monde, de l'amiral académique jusqu'au mousse littéraire, peut consulter pour se guider dans l'aventure poétique.

Il est à l'origine du commerce des présages et du roman rocambolesque. Il a indiqué même aux feuilletonistes la route qu'ils devaient prendre. Il est le précurseur du reportage de qualité, de la pièce audacieuse, du roman populaire, et de cette virtuosité en matière d'art qui permet aujourd'hui à une poignée de bricoleurs en chambre de se faire admirer par un public pour qui la littérature universelle date de Félix Faure.

Hugo, c'est la grosse cloche de la cathédrale romantique, le bourdon, la Savoyarde. Il a créé, il a enfoncé quelques murs et crevé quelques plafonds. Sa poigne à la manière noire aura mis en selle bien des jockeys de l'art épouvantable ou mystérieux, dont les chefs-d'œuvre cuisent encore. Autour de lui, et après lui, poètes de toutes pointures et de toutes sonorités n'ont bien souvent vécu que des éclats du son de ce trombone. Hugo, c'est le tableau électrique de la poésie moderne avec toutes ses manettes. Lautréamont est à la fois dans *les Travailleurs de la Mer* et dans *l'Homme qui rit*, livres inouïs qui font de leur auteur le Jules Verne des poètes du xx<sup>e</sup> siècle. Il est le père de Banville et l'oncle à héritage d'Edmond Rostand. Mais toutes les formes de ce que nous appelons l'avant-garde, et non pas seulement en France, sont contenues dans ses orgues. Aujourd'hui



encore ses vers, ses cris, ses emportements et ses sourires travaillent dans le silence des bibliothèques et dans la pierre des tombeaux, comme les vins et les métaux. Il nourrit de vitamines tous ceux que la blancheur du papier n'inspire pas.

Où en serions-nous, à quel abbé Delille, à quel Pompidou, à quel Népomucène Lemerrier, à quel Ponsard, sans ce Falstaff, sans ce Juvénal, sans ce grand industriel, sans ce maréchal de France de la fécondité, qui nous a donné le droit d'écrire un peu de ce que nous écrivons, de risquer mentalement ce que nous risquons?

« *Crainquebille* est à la suite des *Misérables* », écrivait naguère M. Calzada. Depuis Hugo, les bureaux de la poésie ne refusent plus aucun brevet d'invention. Chez le moindre fabricant de voyelles ou de consonnes, le seul nom du poète devrait amonceler des frissons de reconnaissance. La démocratie l'a servi peut-être mal, et pas très bien remercié, ce qui permet à la non-démocratie de se demander parfois si Victor Hugo écrivait en français, s'il a réellement existé, s'il n'a pas touché de l'argent étranger. Il est douloureux de voir mon maître Huysmans, qui lui doit pourtant quelque chose, écrire qu'il ne trouvait Hugo « guère meilleur comme poète de l'amour que comme poète social ». C'est le saignement de nez à côté du Missouri!

Lanson, qui lui trouvait de la niaiserie, me fait songer à je ne sais quelle voyageuse dont on m'a raconté, quand j'étais au lycée, qu'elle avait perdu une pièce de monnaie, ou une épingle à cheveux, en visitant le Parthénon, et qu'elle avait cherché cet objet tout le temps que dura la promenade.

Or, ce qu'il y a justement d'admirable chez Hugo, c'est qu'il savait accueillir la banalité, c'est qu'il a comme enjambé le pédantisme, la niaiserie, le solennel, laissant ces médailles à ses commentateurs. Il y a des poèmes qui devaient être faits, des images qui manquaient, des noms

propres qui ne rimaient pas. Notre littérature épique avait des mers de glace à faire fondre, des précipices à combler. Des puissants n'avaient pas été fustigés comme ils le méritaient, des victoires semblaient mal gagnées, certaines batailles avaient été trop perdues. Enfin, il fallait ramoner la vieille cheminée classique qui ne tirait plus. Victor Hugo s'est chargé de ce travail. Il a rallumé le feu. Il a été le saint Nicolas, la mère Gigogne que réclamait le XIX<sup>e</sup> siècle. Et quel technicien! A-t-on bien examiné les images du grand homme? Non, on se contente d'opérer en son honneur un lâcher de mots œdémateux et massifs : olympien, colossal, sublime, aveuglant, énorme, divin, apocalyptique et catapultueux. Rien n'est plus vague. Et rien n'est plus faux. C'est l'abondance de l'œuvre qui nous fait croire à la surabondance de ces qualités de titan ou de typhon.

¶ Ce qu'il y a de plus frappant pour moi, chez Hugo, c'est ce quelque chose de constamment présent qui respire et vit dans ses images. Le secret est quasi en plein jour, et nous ne le voyions pas! Hugo poète arrive toujours à mettre les choses à leur place, à tirer ses métaphores, ses fusées, de la chose même qu'il considère ou contemple, de façon à obtenir un certain synchronisme qui éblouit. Il fixait à la fois la chose, l'heure, la couleur, le climat, la température, le souvenir et l'odeur. Tel est le secret de ce Pactole. On comprend mieux ainsi qu'il ait pu dire, en 1885, à l'empereur du Brésil qui avait manifesté l'intention de le voir : « Les poètes sont aussi des conducteurs de peuples. »

¶ Hugo, c'est vraiment l'honneur de la profession. On me l'a montré, un jour, alors que j'étais encore un gamin, sortant avec Vacquerie de sa maison de l'avenue d'Eylau, qui était au coin de la rue de la Pompe où nous habitons. C'était un très vieux monsieur à barbe de soie blanche, dont la silhouette et la démarche de bon ours électrisaient la rue. J'ai eu ce jour-là la révélation de ce qu'il était, de

ce qu'il devait être, de ce qu'il sera toujours : un Père Noël.

Un Père Noël qui a déposé des jouets jamais vus encore, des jouets merveilleux, des jouets insensés, dans les souliers de la littérature.

LÉON-PAUL FARGUE.  
*de l'Académie Mallarmé.*

## CHANSONS DES EAUX DOUCES

(Suite.)

### XII

#### BALLADE DE L'ASSASSIN.

(Rêverie en ramant sur le lac d'Enghien.)

Le lac est d'ancienne origine. Ma peine est d'hier,  
ô mon cœur! Tremblant vieux miroir de glycines, lac  
d'Enghien, tu me fais horreur.

Non, jamais, par un soir plus gai, canoë n'avait navigué  
si doux aux mains de Caroline. Et puis querelle. J'assas-  
sine.

Ce fut prompt, car on n'a rien vu. Ses jupes ont dû faire  
sac. N-i-ni, ni vu, ni connu. Caroline est bien dans le lac.

Depuis je rame autour d'une onde où le duc de Mont-  
morency, sous une lune rouge et ronde, noya, subtil, une  
Lucy.

Ce fut en 1217... Je m'en souviens, car c'était moi, qui  
viens de renaître aussi net que, lune horrible, toi, oui,  
toi!

Depuis je rame aux sons lointains d'*Orphée aux Enfers*,

de roseaux entrechoquant fées et lutins comme fait l'enfer ses robots.

Ce fut hier ou tout à l'heure mon jeu fol au casino? —  
Soûl, très soûl, j'ai joué tous mes sous. Elle aimait les  
sous, quel malheur!

Non, jamais, par un soir plus gai, canoë n'avait navigué  
si doux aux mains de Caroline. Vieille eau, reflets vieux  
des collines,

vieux miroir des vieilles glycines, lac d'Enghien tu  
me fais horreur! Ma peine est d'hier, ô mon cœur. Le lac  
est d'ancienne origine.

### XIII

#### JEAN DE LUXEMBOURG ET LA RIVIÈRE MAIE (Rêverie sur un champ de bataille.)

Près de toi je rêve entre saule et tremble, ô vive rivière  
où les grues, par bandes, mirent leur vol en triangle, ô  
Maie, onde soyeuse et drue,

née native de Crécy-en-Ponthieu : sur tes rives les  
vaches meuglent. A cette place vint saigner des yeux Jean  
de Luxembourg, Jean l'Aveugle.

Où donc est son âme?... entre ces rayons?... Son heaume  
saignait dans sa barbe. Vieux roi de Béhaigne mort sous  
son pennon, là-bas où s'envole une outarde.

Je tremble, il fait froid. Quelle froide nuit a vu, massés,



pendant leurs tripes, ses chevaliers accrochés après lui!  
 Quel noir Prince a vaincu Philippe!

Le champ de bataille est, au crépuscule, près de ce flot rude et câlin berçant les joncs où dort la libellule, un champ de lin et trois moulins.

Ce soir, les trembles, chantez l'Infortune, la Tombe du français courage — et pour laisser passer les rayons de la lune, Zéphire, écarterz le feuillage.

#### XIV

##### L'OURCQ DE LA FERTÉ-MILON.

(Rêverie pendant un retour au cher pays de Racine.)

Châ eau barlong qui dans son eau te mire, et vous, ô lavandières dont j'admire les frais minois que tu t'es offerts, toi, cruel et doux Racine le Fertois, je vous prends à témoin que, non! jamais! lorsque je vins rêver, en mois de mai 1912, aux jolis bords déclives et tout velours de l'Ourcq vive ou oisive, je ne me suis inquiété de savoir — (assis dessus la planche du lavoir) — dans sa vapeur jaunette ou gris-souris, si l'Ourcq, en outre, est l'outre de Paris.

Plus m'enchantait, pour ma félicité, sa fluidité que son utilité, plus sa minime chance de mirer sous sa vapeur un objet adoré, nommé l'Amour! et moi son chevalier qui te baisait (murmure en ce murmure) petite bouchette rouge de mûres, — et comment, sur la planche d'un lavoir, lorsqu'on s'embrasse du matin au soir, poser un tel problème à ses esprits : l'amour est-il éternel? — non! savoir : si l'Ourcq, en outre, est l'outre de Paris?

## XV

## NOCTURNE.

(Rêverie au chant de l'écluse de Seine-Port.)

Les roseaux ont chanté, chantent, ils chanteront toujours, ils ont dansé, dansent et danseront toujours, sur un air de l'écluse aux mains d'argent, l'écluse qui pianote un air lointain, changeant.

Le bal chanté se meut sous voile de vapeurs, invitant le millier des subtiles étoiles à murmurer des choses encor sous le voile aux roseaux et la lune enchante la rumeur.

Un bachot dérivant vient mol de l'autre rive, un fantôme de barque où ne se voit pas bien le rameur rythmant l'eau de bras musiciens et de lames vers les roseaux bleus — ou qui vive! —

mon fantôme à moi-même, ange ou poète ou rien : les roseaux ont chanté, chantent, ils chanteront toujours, ils ont dansé, dansent et danseront toujours au vent rythmeur léger qui va et vient

de l'écluse aux roseaux, rameur musicien, rêveur de l'autre rive, ange qui va et vient ou moi-même ou la barque ou le vent seul ou rien. Et toujours lune, étoiles, roseaux, rêves toujours.

## XVI

## SUR UNE BERGE EN AUTOMNE.

(Rêverie de l'homme seul.)

Tout seul. Plus rien au monde à chérir ou qui l'aime. — A chérir? si, peut-être : un bord flou de la Seine, une

barque effondrée, noyée en ce flou même, qui parlent à son cœur déserté de sa peine.

Rien qui l'aime? Ce soir de lent soleil oblique, il n'a guère besoin d'amour sur cette berge. Qui s'attacherait à lui? les fils de la vierge ou la petite fleur bleue de la véronique?

Comme un rais de soleil mourant, c'est de travers qu'il s'en va vers le flou de l'eau et vers deux rames : les ailes de la mort à son délire offerts — les voilà! — pour franchir le désert de son âme

et disparaître au flou vapoureux des flots verts.

## XVII

### LA DANSE DES NÉNUPHARS.

(Songe à la manière de Breughel d'Enfer.)

Avec leurs têtes ils dansent, les nénuphars du lac, leur souple corps aussi mais sous l'onde caché. Molle danse en cadence des danseurs rapprochés par les fronts, enlacés par les corps. — L'Offenbach

fantôme, d'un fluide archet sur contrebasse fluide, éveille, assis au creux mol des roseaux, la danse à l'air livrée ou les remous dans l'eau d'une danse enivrée offrant mazurke ou valse

aux yeux phosphorescents et glauques des crapauds. Toute une grenouillée a peur du sortilège et bondit hors de l'eau quand les roseaux soulèvent et tendent vers la lune aux masques de nuages

ce fantôme, Offenbach livide, mains volages, sous la

dentelle, et — fol — cet archet saccadé! Un ruban de corbeaux voltige. Il tourbillonne. Puis couche les roseaux où l'archet mol frissonne...

Disparaissez, mol abandon, fluidités! L'archet se dresse, éclair ou jet d'eau? Le ciel tonne. L'archet s'abaisse, éclair! Ses reflets édentés glissent, crissent dans l'eau sur l'instrument qui sonne :

tout le lac soulevé par la tempête ulule, il danse échelulé jusqu'où sombre la lune dans l'ombre où les nymphées, entrecloquant leurs cloches, mêlent bonds de Pierrots et chahuts de Clodoches.

## XVIII

### LA PETITE SEINE.

(Rêverie entre Montereau-Faut-Yonne et les derniers roseaux de la Voulzie.)

Petite Seine, en soie, des saules argentés, des nénuphars, des peupliers, de la Voulzie, des rus, des *noues*, du fin brouillard de poésie que sont Brie et Bassée — vos rêves enchantés.

vos rêves ont charmé Trudaine, André Chénier, hors celui que voici : coupant une colline en falaise, un détour de l'eau froid comme acier, brillait. Encore il brille. Et s'écoute, hallucine

un choc matinal blanc, bleu, bref de guillotine, ou, je puis me tromper, c'est la musique seule de votre clair battoir, lavandière et voisine, dont le Divin-André chanta la fine aïeule.

(*A suivre*)

PAUL FORT.

## O FORTUNATOS NIMIUM...

A Philippe Rouvier.

Relire une page de Platon ou de Lucrèce, d'Euripide ou de Cicéron, et brusquement la voir dans un éclairage nouveau, y découvrir un sens, une richesse, un secret qui dormait depuis tant de siècles à l'abri des philologues comme les momies dans leurs tombes, c'est une jouissance savoureuse, mais une jouissance inquiète. Après le premier enthousiasme, on se reprend, on ramasse ce qu'on peut avoir en soi, contre soi, de critique et d'ironie, on dépiste l'Illusion et l'on se remémore toutes les idées vaines qui, chaque année, encombrant les voies de la science et qu'un peu de réflexion eût permis à leurs pères de tuer dès leur naissance. Il arrive pourtant que ce procès malveillant ne se termine pas aux torts de l'idée suspecte. Il arrive qu'il lui fournisse du renfort. C'est, croyons-nous, le cas de l'interprétation un peu révolutionnaire que nous avons proposée récemment d'une page bien connue de Properce.

\* \* \*

Les lecteurs de *Jupiter, Mars, Quirinus* se souviennent peut-être des conditions dans lesquelles intervient ce texte (pages 136 et suiv.).

Il nous était apparu, en étudiant la triade divine des plus anciens Romains, Jupiter, Mars et Quirinus, ainsi que la triade des flamines majeurs, prêtres respectivement



attachés à ces dieux, que la Rome royale, les Romains d'avant la conquête étrusque, se faisaient encore, du monde et de la société, une image très proche de celle que se faisaient les Indo-Européens et qui, à l'extrême-est du domaine, chez les Iraniens et surtout chez les Indiens post-védiques, allait présider pour de longs siècles aux réflexions philosophiques et politiques. Ils distinguaient, exhaustivement, trois fonctions solidaires et hiérarchisées : leur Jupiter exprimait et garantissait, au sommet, la fonction de Souveraineté magico-politique ; puis venait, avec Mars, la Force guerrière ; enfin, avec Quirinus, la Fécondité.

Il était dès lors nécessaire de chercher si cette théorie, si cette conception tripartite des fonctions cosmiques et sociales, ne se doublait pas, dans la plus ancienne Rome comme dans l'Inde et dans l'Iran, d'une division réelle du groupe humain en trois classes définies par ces fonctions : une classe de chefs magico-politiques, une classe de guerriers, une classe d'éleveurs-agriculteurs. Là se présentaient une tentation et une difficulté. Car la Rome primitive s'était bien formée, si l'on en croit le témoignage unanime des légendes, par la réunion de trois « tribus », les *Ramnes* (ou *Ramnenses*), les *Luceres* et les *Tities* (ou *Tatienses*), mais il ne paraissait pas, à première vue, que ces tribus dussent à aucun degré se définir par des *fonctions*. Les anciens leur attribuaient une autre origine : Rome se serait constituée par l'association de trois éléments *ethniques*, les *compagnons de Remus et de Romulus* d'abord ; puis les *Sabins du roi Titus Tatius* qui, après une guerre sanglante, se seraient unis aux précédents ; enfin le *corps d'armée étrusque de Lucumon* que Romulus aurait appelé à son aide contre les Sabins et qui, lors de la réconciliation, serait resté en tiers avec ses alliés et ses adversaires de la veille. Les premiers auraient été légalisés en *Ramnes*, les seconds en *Tities*, les derniers en *Luceres*.

Nous nous sommes efforcé de montrer que, entre cette

explication ethnique des trois tribus que fournit la tradition romaine et l'explication fonctionnelle que nous suggérerait l'analogie indo-iranienne ainsi que l'ensemble des faits groupés autour de la triade Jupiter, Mars, Quirinus, il n'y a ni opposition ni incompatibilité, et que les Romains du temps d'Auguste savaient plus ou moins obscurément que les trois éléments ethniques, compagnons de Remus et de Romulus, Étrusques, Sabins, étaient affectés chacun d'une spécialité, les derniers figurant les ruraux par excellence, les seconds étant les prototypes des guerriers, et les premiers se réservant l'administration et le culte. Et c'est lu dans cette perspective qu'un passage de Properce a pris un sens imprévu, certes, mais d'autant plus précieux qu'il semble philologiquement démontrable. Il s'agit des vers 9-32 de la première élégie du quatrième livre, de l'élégie *De urbe Roma*.

Le thème général de ces vers est l'opposition saisissante qui se remarque entre l'opulence de la Rome classique et l'humilité des origines. Le développement comprend trois parties de longueur bien inégale suivies d'une conclusion.

1<sup>o</sup> Vers 9-26 : le poète rappelle l'exiguïté de la maison de Remus et de son frère (9-10), la brutale simplicité de ce qui figurait alors le Sénat et l'assemblée du peuple (11-14), et, plus longuement, le caractère primitif du culte : pas de théâtres (15-16), pas de dieux étrangers (17-18), des *Parilia* tout élémentaires (19-20), ainsi que des *Vestalia*, des *Compitalia* et des *Lupercalia* sans nulle pompe (21-26) ;

2<sup>o</sup> Vers 27-29 : « Encore primitif, *rudis*, le soldat n'étinglait pas sous des armes terribles ; on se battait nu, avec des pieux durcis au feu ; le premier camp, ce fut un général en bonnet de peau, Lygmon, qui l'établit » (*Lygmon* n'est qu'une forme grécisée de *Lucumo*) ;

3<sup>o</sup> Vers 30 : « Et la richesse de Tatius était en grande partie dans ses brebis » ;

# LIBRAIRIE G. GRANDJEAN

184, Boulevard Haussmann, 184

Tél. : WAG. 54-50

**PARIS**

MADAME G. GRANDJEAN informe les lecteurs de la **Nouvelle Revue Française** qu'elle se tient à leur disposition pour l'achat ou la vente de beaux livres, tant en Éditions Originales qu'en Illustrés Modernes, et les assure qu'ils trouveront chez elle le plus grand choix de livres pour bibliophiles.

Les amateurs désireux de faire des échanges d'ouvrages de Sociétés de Bibliophilie et d'Exemplaires de Luxe peuvent s'adresser à Madame G. Grandjean qui répondra à toute offre intéressante.

ÉDITIONS DE LA "TOISON D'OR"

18, boul. des Invalides - PARIS

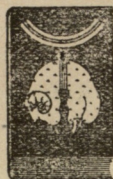
## L'ITALIE D'HEUREUSE RENCONTRE

par ANTONIO BALDINI

Traduction de **GUILSON DE ROUVREUX**

Illustrations de **H. SIGISMONDI**

*« C'est un livre de voyages, mais de voyages d'un touriste qui ne se sent pas le moins du monde pressé et qui, le plus souvent, fait tout tranquillement ses trajets à pied, comme s'il désirait réellement goûter l'intimité la plus profonde d'un paysage... »*



## Éditions Auguste Picard

FARIS — 82, Rue Bonaparte — VI<sup>e</sup>

VIENT DE PARAÎTRE

L. HAUTECŒUR

Secrétaire Général des Beaux-Arts

## HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE EN FRANCE

Tome Premier

La Formation de l'Idéal classique  
La Renaissance. L'Architecture  
sous Henri IV et Louis XIII

Deux beaux volumes in-8<sup>o</sup> colombier  
(XVI-864 pages avec 630 illustrations  
et index alphabétique). . . . . 600 fr.

Premier tome d'une œuvre magistrale qui en comportera quatre et étudiera l'histoire de notre architecture depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.

Ce tome I<sup>er</sup> comporte deux volumes qui se succéderont à quatre mois d'intervalle et ne se vendront pas séparément. Le second volume sera donc envoyé d'office à tous les acheteurs du premier.

# ACHAT DE LIVRES

Nous achetons au maximum tous livres en tous genres :

Romans, essais, critique et histoire littéraire, textes classiques, philosophie, sociologie, histoire, voyages, beaux-arts, livres de classe et d'études supérieures, droit, médecine, sciences, technique, etc., etc. ainsi que bibliothèques et lots de toutes importances.

Livres d'amateurs. Ouvrages de luxe. Éditions originales.

**JOSEPH GIBERT**  
26-30, Boulevard Saint-Michel  
- PARIS-VI<sup>e</sup>

Métro : ODÉON

ODÉON 97-50



# ŒUVRES

DE

# PAUL ELUARD

## POÉSIE

MOURIR DE NE PAS MOURIR (1924). épuisé

CAPITALE DE LA DOULEUR (1926). 21 »

L'AMOUR LA POÉSIE (1929). .. .. 21 »

LA ROSE PUBLIQUE (1934). .. .. 15.60

LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES,  
LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX (1937)

22 illustrations de Valentine Hugo .. .. 15.60

DONNER A VOIR (1939). .. .. 32.50

CHANSON COMPLÈTE (1939) .. .. 26 »

CHOIX DE POÈMES (1914-1941). .. .. 45 »

Edition reliée d'après la maquette de Paul Bonet .. .. épuisée

*nrf*